

Analyse du concept

I Le mal, un défi et une énigme pour le discours philosophique

II Essai de définition du concept

III Le discours philosophique face à la question du mal

I Le mal, un défi et une énigme pour le discours philosophique

Un défi: dans un article consacré à la question du mal (*Lectures 3*) Ricoeur écrit «*Que philosophie et théologie rencontrent le mal comme un défi sans de pareil, les plus grands penseurs dans l'une ou l'autre discipline s'accordent à l'avouer, parfois avec grands gémissements*». La **méditation du mal** ne constitue-t-elle pas pour le penseur une **véritable provocation**, comme le souligne le philosophe Lavelle dans *Le mal et la souffrance*? On peut en effet se demander s'il est utile à l'esprit de fixer son regard sur le mal, soit pour le définir, soit pour l'expliquer. La conscience, en considérant le mal, ne court-elle pas le risque d'être fascinée et attirée par lui? Ne serait-ce pas alors **la pensée et la méditation du bien** qui devraient seules nous occuper, car elles seules peuvent donner à notre âme lumière et force?

Cependant, nous ne pouvons pas espérer qu'il nous suffise de **refuser la pensée du mal pour que le mal disparaisse de notre existence**. Francis Wolff – auteur de l'article *Le mal* dans *Notions de philosophie, III* - le souligne avec force «*Le mal existe-t-il? Question absurde, dira-t-on: le mal est là, présent partout, il suffit de regarder le siècle, ou d'ouvrir le journal, ou même d'avoir un peu vécu, comme on le dit souvent, pour ne pas en douter*». Le mal est **un fait, une réalité**. La littérature l'atteste, elle qui se nourrit du mal. Il y a incontestablement une fécondité artistique de la représentation du mal, comme matériau de création. Quant à la science, même si elle ne fait pas du mal un problème éthique ou métaphysique – le savant décrit et explique le comment des choses, sans poser de jugements de valeur sur elles – elle sous-tend cependant l'existence du mal, puisqu'elle veut y remédier. La médecine combat la maladie et la mort. La religion enfin, qui identifie le mal au péché, nous apprend à le surmonter.

Si nous rencontrons le mal **hors de nous**, nous le rencontrons aussi **en nous**. La **douleur** est un mal ressenti, que tous nous devons subir. Pascal Bruckner, essayiste contemporain, écrit à ce propos dans *L'euphorie perpétuelle* «*Il est possible de venir à bout de presque tous les malheurs qui endeuillent l'espèce humaine. Question de temps et de patience. Mais la douleur, dans son inlassable retour, dément cette illusion d'une rationalisation parfaite du monde*». Même si nous pouvions imaginer un monde où seraient vaincues toutes les causes particulières de souffrance, il en resterait au moins une: la mort.

D'autre part, quelle que soit la pureté de notre volonté, il est en chacun de nous des tendances mauvaises qui traversent parfois notre pensée et nous remplissent d'effroi. C'est en ce sens que Kant a pu parler de **mal radical**. Est radical ce qui se trouve à la racine de la volonté. Il y a en l'homme un **mauvais penchant**: l'homme penche ou incline a priori, à l'avance, et en sachant même qu'il est indésirable, vers le mal. Dans *La religion dans les limites de la simple raison* Kant souligne que le mal est radical parce qu'il renvoie au fondement, à ce pouvoir originaire d'une liberté capable de s'orienter vers le bien ou vers le mal. C'est pourquoi le mal est le mal de tous même si tous même si tous ne le font pas parce que le penchant au mal s'enracine dans des dispositions qui font partie de la possibilité même de la nature humaine. En ce sens chacun d'entre nous doit assumer ce que Kant nomme la **responsabilité d'appartenance**. De ce penchant au mal nul ne peut s'excepter. C'est pourquoi Kant – qui cite la parole de l'Évangile (*Épître aux Romains III*) «*Il n'est ici aucune différence, tous sont pécheurs également; il n'y en a aucun qui fasse le bien (selon l'esprit de la loi), pas même un seul*» - fustige toute forme de bonne conscience ou de sérénité de la conscience. Le héros du roman de Camus *La chute* nous fournit une **illustration littéraire** d'une telle responsabilité d'appartenance. Clamence fait peu à peu la prise de conscience qu'il est coupable, de même que tout le monde est coupable. «*Nous ne pouvons affirmer l'innocence de personne, tandis que nous pouvons affirmer à coup sûr la culpabilité de tous. Chaque homme témoigne du crime des autres. Voilà ma foi et mon espérance*».

Une énigme: que le mal soit un fait n'empêche pas que le concept demeure **problématique**.

La première et la plus grande difficulté tient à la **légitimité du concept**. Dans quelle mesure le concept de mal est-il **légitime**? **Dire au singulier «le» mal, c'est en effet penser sous une catégorie unique une diversité de réalités**. Certes, comme le fait remarquer Francis Wolff (article cité) tout concept regroupe par définition des réalités concrètes diverses: le concept de triangle par exemple s'étend aux triangles rectangles, aux isocèles, aux équilatéraux... Mais cette subsomption est légitime si les réalités pensées sous un même concept sont homogènes. Faute de quoi, à la place d'un concept, on n'a plus qu'un mot vide.

Et Francis Wolff de prendre l'exemple suivant: le concept ancien de planète (astre errant) regroupait tous les corps célestes autres que les étoiles, aussi bien le soleil, la lune, que ce que nous appelons aujourd'hui planètes. Avec les travaux de Copernic, ce concept a éclaté en trois types de corps célestes, radicalement hétérogènes.

Peut-on alors dire que le concept de mal recouvre une réalité homogène? Traduit-il l'unité générique d'un tout? Il semble en fait que l'uniformité apparente du concept dissimule des **maux singulièrement hétérogènes**. Il existe, semble-t-il, des **formes très nombreuses du mal**. Lavelle rappelle à ce propos ce que disaient les anciens: le bien a un caractère fini, alors que le mal a un caractère infini. Pour les Grecs en effet le fini c'est l'achevé, le parfait, ce à quoi précisément il ne manque rien, tandis que l'infini c'est l'indéterminé, le désordre et le chaos. Même si les vertus sont multiples et les vocations morales diverses, toutes les formes du bien convergent et réalisent un accord. Au contraire, il existe des formes innombrables du mal. Le mal renvoie à de multiples signifiés: douleur, laideur, deuil, mort, catastrophes, guerres, tortures, persécutions. Comme l'écrit Ricoeur (article cité) *«Ce qui fait toute l'énigme du mal c'est que nous plaçons sous le même terme (du moins dans la tradition de l'Occident judéo-chrétien) des phénomènes aussi disparates, en première approximation, que le péché, la souffrance et la mort»*.

II Essai de définition du concept

Quels **traits communs** peut-on voir, par exemple, entre la douleur et la faute, entre l'expérience du malheur et celle du crime? **Où serait l'unité générique permettant de réunir les différentes formes du mal?**

Nous répondrons en **quatre points**, nous appuyant directement sur la belle analyse de Lavelle dans *Le mal et la souffrance*.

- 1) Soulignons d'abord avec Lavelle **l'alternative du bien et du mal**. On ne peut penser ni le bien ni le mal isolément. Ils n'existent que l'un par rapport à l'autre et comme deux contraires dont chacun appelle l'autre et l'exclut. Nul ne peut se représenter le mal sans imaginer le bien qu'il vient trahir. Et le bien à son tour ne peut nous apparaître comme bien qu'en fonction d'un mal possible qui contribue à nous en éloigner. Lavelle conclut *«il est impossible d'imaginer un monde où ne régnerait que le bien et d'où le mal serait banni»*. C'est bien d'ailleurs cette **alternative du bien et du mal** qui est la source de toute notre vie spirituelle (dans la prière du «Notre Père», nous demandons à Dieu de nous «délivrer du mal»). Dans un autre domaine, l'intelligence cherche la connaissance, c'est à dire la vérité.

Mais chercher la vérité, c'est accepter le risque de nous tromper, de tomber dans l'erreur. C'est cette possibilité toujours présente de l'erreur qui donne à la vérité tout son prix.

- 2) Dans cette alternative, **le bien désigne le terme positif et le mal le terme négatif**. Si le bien se définit comme ce qui produit accord et harmonie, le mal se définit comme **une séparation, la rupture d'une harmonie**, soit dans le même être, soit entre tous les êtres (c'est pourquoi, toujours selon Lavelle, si le mal est un problème le bien est au contraire une solution. Il est même par définition la solution de tous les problèmes). On pourrait alors reprendre, à titre de **définition minimale du concept de mal** la formule de Hegel dans *L'encyclopédie* selon laquelle le mal n'est pas autre chose que «*la non-conformité de l'être au devoir être*». En d'autres termes, le mal qualifie l'inadéquation d'un objet à son concept, l'imperfection d'une réalité, l'écart entre la manière dont une chose se présente dans l'expérience et ce qu'elle devrait être. Ainsi par exemple le concept de corps humain comprend en lui un certain nombre de phénomènes organiques qui définissent, quand ils fonctionnent, la santé. Et un corps malade ou souffrant est un corps qui ne correspond pas à ce concept. (Dans un autre cours, Philoflo propose une réflexion sur le concept de maladie. Pour y accéder: [cliquez ici!](#))
- 3) Cette seconde remarque nous apprend que **les concepts de bien et de mal soumettent le réel à un jugement de l'esprit**. Lavelle écrit «*Ils correspondent donc l'un et l'autre à un droit de juridiction que l'esprit s'arroge sur l'univers*». Dire d'un événement ou d'un fait qu'il est bon, c'est dire que nous pouvons le vouloir ou l'aimer. Dire au contraire de lui qu'il est mauvais, c'est voir en lui une **anti-valeur** que nous ne pouvons ni vouloir, ni aimer. Ainsi le mal relève-t-il toujours d'une fonction critique de l'esprit, qui pose un jugement d'évaluation. Evidemment, seul **l'homme**, doué d'une conscience réfléchie, peut émettre un tel jugement normatif. L'animal y reste étranger. Pas plus que l'animal l'enfant, avant l'éveil de la conscience, n'est capable de juger ce qu'il fait ou ce qui lui arrive. C'est l'état d'innocence, sorte d'«*aube de la conscience*», où la distinction du bien et du mal est encore inconnue. Le récit de la *Genèse*, dans l'Ancien Testament, pose un premier moment du monde dans lequel Adam et Eve vivent à l'abri de la connaissance du bien et du mal. Ils ne connaissent ni la douleur, ni la faute, ni la mort. D'où la nostalgie de cet état d'innocence perdu, et le rêve de le reconquérir. «*On fait parfois ce rêve, la sagesse pourrait être une sorte d'innocence retrouvée. Mais l'innocence ne se retrouve pas. Quand elle est perdue, elle ne peut qu'être dépassée*». Il est impossible de reconquérir ces états primitifs, de revenir en arrière. Car l'innocence de l'enfant n'est qu'une innocence négative.

Il n'a pas encore commencé à diriger sa vie, il se laisse, au contraire porter par elle. Il nous faut accepter d'être placé devant l'option du choix. C'est à ce prix seulement que nous pourrons progresser.



Florence

The expulsion (1427) Masaccio piazza del carmine

- 4) Le dernier point tentera d'opérer une classification entre les différentes formes du mal. Peut-on établir une distinction entre les différents types de maux, tout en maintenant l'unité du concept?

Première proposition. Elle consiste à distinguer deux grands types de maux en fonction de leur origine, comme le suggère Francis Wolff. Il y a d'un côté les maux naturels (la foudre ou le tsunami) et de l'autre les maux humains (les guerres). Certes, on doit déplorer le raz-de-marée, le tremblement de terre ou l'épidémie, et chercher à s'en prémunir. Mais ces maux ne posent en eux-mêmes guère de problème moral ou politique (notons d'ailleurs qu'un mal naturel n'est ressenti comme mal que s'il affecte l'homme lui-même: à propos du célèbre tremblement de terre de Lisbonne, Rousseau fait remarquer que le mal n'est pas dans le cataclysme, mais dans le fait qu'il y avait des hommes regroupés en cet endroit). Il n'en va pas de même des maux bien humains, le meurtre, l'esclavage, la guerre, la torture, l'extermination massive, qui exigent une tout autre attitude théorique et pratique. *«Quel rapport entre un fleuve qui sort de son lit provoquant la mort d'un certain nombre d'hommes et le dessein pervers de Néron qui enlève Junie et fait empoisonner Britannicus?»*.



Lisbonne gravure de 1755

Le tremblement de terre de

Cependant la barrière entre ces deux genres de maux n'est pas indiscutable. Qu'est ce qui relève du naturel et qu'est ce qui relève du social? Prenons l'exemple de **l'épidémie de sida**. Quelle est la part de la nature dans un tel fléau, et quelle est la part de la société? Comme l'écrit André Glucksmann dans *La fêlure du monde* «*Le sida entrecroise la vie personnelle et le destin de tous, le prochain et le lointain*».

Seconde proposition: le concept de mal ne rassemble pas seulement deux types de maux qui diffèrent par leurs causes, mais deux types de maux qui sont totalement différents dans leur expérience. Dire «le» mal en effet, c'est se référer à la fois au mal qu'on éprouve, le mal subi («avoir mal, être mal») et au mal qu'on fait, le mal commis («mal faire»). Or il faut, comme nous y invite Ricoeur, insister sur la disparité de principe entre ces deux types de maux. Par les uns on se sent **victime**, par les autres on est tenu pour **coupable**. Comme l'écrit Francis Wolff «*Dans la douleur tout est subi, dans la faute tout est voulu*».

Le **mal commis** apparaît sur le mode de l'agir, dans la dynamique d'une conduite. Il dépend de notre volonté. Il s'appelle faute ou péché en langage religieux. Il est objet d'imputation, puisqu'il met en cause la responsabilité de celui qui agit. En ce qui concerne le vécu psychologique qui l'accompagne, le mal commis s'éprouve d'abord, avant la faute, comme tentation ou lutte intérieure. Pendant l'acte, il se vit comme abandon, chute ou ivresse de la transgression. Après l'acte, il peut déboucher sur le remords ou sur le repentir.

La **douleur ou mal subi** se distingue de la faute par des traits contraires. Nous ne la faisons pas arriver, elle nous arrive, elle est l'affection de la sensibilité. Il faut souligner la passivité de la souffrance.

Quant à la tonalité affective qui l'accompagne, elle nous confronte à la plainte ou à la lamentation.

Où serait alors l'unité entre ces deux types de maux, unité qui invite le philosophe à les penser sous un seul et même concept? Certains penseurs, tel Leibniz, exigent qu'il y ait **une relation, et même une corrélation entre mal subi et mal commis**. Le mal subi et le mal commis sont liés en ce que le premier apparaît comme une conséquence du second. La punition est une souffrance infligée acceptée comme la contrepartie du mal qu'on a commis. *«Si l'on agit mal, on doit souffrir, et si l'on souffre, c'est qu'on a dû mal agir»*. Une telle contrepartie serait non seulement nécessaire, mais juste. La **justice** consisterait dans cette possibilité d'équivalence et de compensation. Tel est bien le cas de la justice de Dieu. Dans l'Ancien Testament, la souffrance – la mortalité, la souffrance de l'enfantement et la nécessité du labeur – est présentée comme la juste rétribution de la transgression par Adam et Eve de la loi divine.

Chacun constate vite, cependant, qu'il n'en est pas ainsi en général. Celui qui souffre le plus n'est pas celui qui est le plus coupable. C'est là qu'est pour nous **le principe même de l'injustice**. Elle se définit précisément par le déséquilibre entre le mal subi et le mal commis. *(Si vous voulez en savoir plus sur la question de l'injustice, [cliquez ici!](#))* C'est pourquoi le mal, c'est l'absence de commensurabilité entre mal commis et mal subi. Ce qui est injuste, c'est une telle absence de proportionnalité, ou même de relation (*«Qu'ai-je fait pour mériter cela?»*). *«L'impossibilité où nous sommes d'établir une correspondance régulière entre le mal sensible qui est la douleur et le mal moral qui est le péché crée dans la conscience un trouble extrêmement profond»*écrit en ce sens Lavelle.

Apparaissent ici **deux figures symétriques et complémentaires**. Le **juste persécuté**, celui qui souffre d'un mal sans en avoir commis, première image de ce que Kant appelle le «mal de scandale», et le **méchant heureux**, seconde image d'un tel déséquilibre. Le méchant heureux, l'homme de bien malheureux; cette non coïncidence du bonheur et du bien, du mal et de la souffrance, est un **scandale** contre lequel nous nous insurgons. D'où notre indignation, notre révolte, le non du refus face au monde. La première figure pourrait être illustrée par l'innocent martyrisé: l'enfant qui souffre et qui est avili dans son innocence. Dans *La peste* de Camus l'agonie du petit garçon, le fils du juge Othon, constitue l'un des temps forts du récit. Tous les personnages sont convoqués et assistent à la mort de cet enfant innocent. Le docteur Rieux y réagit par la révolte et la colère, quant au père Paneloux, cette mort va être à l'origine de son évolution personnelle: devant l'injustice d'une telle agonie, il sera ébranlé dans sa foi.



Danse macabre, France, fin du XVème

III Le discours philosophique face au défi du mal

Le discours philosophique face au mal demande d'abord à être distingué des autres types de discours. Il n'est pas le **discours du mythe**. Il n'est pas non plus le **discours théologique** qui s'exprime à travers la théodicée. Il convient également de le distinguer du discours que tiennent sur le mal **la science et la technique**. Ces deux types de discours se distinguent comme se distinguent la recherche des causes de la recherche d'un sens. **A la question «pourquoi le mal?» il est en effet deux types de réponses possibles.**

Demander «pourquoi le mal», c'est d'abord lui chercher une **explication**. Chercher l'explication d'un fait, c'est chercher les causes nécessaires et suffisantes qui ont contribué à le produire. Ainsi le géologue explique les tremblements de terre par la tectonique des plaques. Le polémologue rend compte des guerres en invoquant des facteurs historiques, géographiques, économiques... Le sociologue explique le totalitarisme par le phénomène de la psychologie des masses. Le juriste cherchera à expliquer tel ou tel crime par des déterminations psychologiques, sociologiques ou encore physiologiques. Dans tous les cas, il s'agit d'envisager le mal comme un phénomène limité, qui peut être situé précisément à l'intérieur d'un ensemble plus vaste de phénomènes et qui, à la faveur d'un savoir adéquat, peut être corrigé par une technique appliquant ce savoir.

Telle est la conception scientifique et technicienne du monde. Face à la question du mal, cependant, on peut ne pas se contenter d'un tel type de réponse.

Demander «pourquoi le mal?» en effet, c'est aussi lui chercher un **sens**. Le sens permet l'interprétation, on peut dire de lui qu'il est une intention se déployant dans un discours. N'est-ce pas là l'objet même de la **démarche philosophique**, dont la question première est bien celle du **sens de l'existence**, comme la rappelle Camus dans *Le mythe de Sisyphe* «*Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie*». Or la question du sens du mal et celle du sens de l'existence sont étroitement liées. Si le mal reste incompréhensible, l'existence ne paraît-elle pas vaine, ne risque-t-elle pas de tomber dans l'absurde?

Peut-on trouver un sens à l'existence en dépit du mal? Malgré la douleur, l'échec et la mort, la vie vaut-elle la peine d'être vécue? Voilà le défi que, selon Ricoeur, doit relever la philosophie, qui doit y trouver «*une provocation à penser plus, voire à penser autrement*».

Si la philosophie doit accepter de courir le risque d'une réflexion sur le mal, elle ne doit pas oublier que le problème du mal n'est pas seulement un problème théorique et spéculatif, mais un problème pratique. Ricoeur nous invite à mettre l'accent sur la **lutte pratique contre le mal**. Il faut regarder le mal autrement, non pas comme l'objet d'un pur savoir théorique, mais comme un adversaire dont il faut travailler à délivrer l'humanité. Cette réponse pratique n'est d'ailleurs pas sans effet sur le plan théorique. «*Avant d'accuser Dieu ou de spéculer sur une origine démoniaque du mal en Dieu même, agissons éthiquement et politiquement contre le mal*». Ce que nous apprend l'**action**, c'est que le mal n'est pas nécessaire, mais contingent, par conséquent dépassable. C'est du même coup réfuter toute forme de **fatalisme**. Le mal est un fait, pas une fatalité. D'autre part, «*l'action renverse l'orientation du regard*». Alors que la pensée spéculative est tirée en arrière, vers l'origine, l'action tourne le regard vers l'avenir, par l'idée d'une tâche à accomplir: que faire contre le mal? L'ouverture au temps que permet l'action apparaît comme une délivrance, puisqu'elle permet de découvrir qu'on peut sortir de la souffrance.

